tissus et d'objets précieux étaient offerts quotidiennement. Près du Coricancha se trouvait le magnifique jardin sacré aux cinq fontaines, dont le maïs était cultivé rituellement par l'Inca et sa famille. Au-dessus du temple s'étendait le jardin du Soleil, où, selon la légende, tout était en or, les plantes, les animaux et les hommes, ce qui veut dire que le jardin terrestre des Incas était sciemment attaché à la présence dominante de l'Age d'or.

Le souvenir d'une antique tradition demeure bien vivant parmi les descendants des Mayas, mais il n'est pas non plus entièrement effacé au Pérou : dans ce pays, le Catholicisme a absorbé un certain nombre de données anciennes, et le Christ y est parfois appelé Inti-Huayna-Capac, « Soleil-jeune Chef » ; Pachamama, la Mère du Monde est assimiliée à la Vierge, tandis que Illapa est représenté par Saint-Jacques.

Jean-Louis GRISON.

INTRODUCTION AU SYMBOLISME DES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES

Si, en Chine comme ailleurs, les organisations initiatiques primaires sont, pour autant qu'elles apparaissent au jour, fondées sur le métier, c'est à la fois parce que l'activité quotidienne — et non seulement celle du détenteur du pouvoir temporel — doit être le reflet de l'activité cosmique, et parce qu'elle est, comme telle, le support privilégié de l'activité spirituelle. Elle trouve sa justification comme symbole et comme instrument de l'Activité céleste.

On trouve, en effet, dès la haute antiquité chinoise, d'une part, des organisations de pasteurs et d'éleveurs, d'autre part, des organisations de forgerons et de fondeurs : ces groupes de métiers représentent la polarisation primitive de l'activité humaine sous sa double forme nomade et sédentaire, formes qui entrent respectivement dans les deux catégories du *yang* et du *yin* (1).

L'inventeur chinois de l'agriculture (ainsi d'ailleurs que des noms, des rites et de la médecine) est Houang-ti, le Premier Empereur, fondeur de cuivre, constructeur de ponts (2), inventeur donc de tous les « arts utiles » comme l'est Hermès Trismégiste, patron des forgerons et des alchimistes comme l'est Tubalcaïn. Il a pour rival son ministre Tch'e-yeou, dont l'emblème est une tête cornue (à moins, ce qui revient au même,

(1) En Occident, cette dualité est évidemment celle d'Abel, pasteur nomade, et de Caïn, agriculteur sédentaire, forgeron et, selon *Gen.* IV, 17, « constructeur de ville ». Abel, tué par Caïn, n'ayant pas laissé de descendance, la polarité est rétablie par Lamech qui éponsa deux femmes : le fils de l'une, Yabal, devient l'« ancêtre de tous ceux qui vivent sous la tente et avec les troupeaux » ; celui de l'autre, Tubalcaïn, est l'« ancêtre de tous les forgerons en cuivre et en fer. » (*Gen. IV* 20-22). Autre parallèle curieux : Houang-ti monta sur le trône après en avoir chassé son frère Yen-ti. Cf. René Guénon, *Le Règne de la Quantité*, ch. XXI.

(2) C'est-à-dire, comme l'a souligné Guénon, *pontifex*.

qu'il ne soit lui-même porteur d'une tête cornue). Tch'e-yeou, ajoute Granet, a son culte au pays de Tsi, région d'élevage ; sa danse est une « danse d'éleveurs » (3) ; il combat à cheval ; il est mis en rapport avec des populations mandchouriennes qui sont nomades et réputées pour l'élevage des chevaux.

Mais en fait, il semble bien que Tch'e-yeou soit aussi un fondeur et le fabricant des premières armes : sa tête est de cuivre et son front de fer (4). C'est par sa mort que s'établit le pouvoir de Houang-ti. Il est remarquable que Lieou Pang, lorsqu'il résolut de renverser la dynastie des Ts'in dont la vertu s'était éteinte, associa Houang-ti et Tch'e-yeou dans un même culte : ainsi la dualité faisait-elle place à la synthèse des deux aspects d'une seule et même civilisation (5). Si le mythe semble, en raison d'interprétations diverses, et sans doute également légitimes sur leur propre plan, manquer un peu de clarté, il faut pourtant se souvenir que le nom de Tch'e-yeou recouvre parfois, non pas un personnage, mais 72 ou 81 membres de ce que ces « totaux » désignent apparemment comme une organisation initiatique. Houang-ti, bien qu'initié lui-même sur le mont K'ong-t'ong, figure de l'Axe du monde, tire de sa victoire un complément de puissance qui s'avère décisif. Si peu temporelle, cette puissance, qu'il demeurera l'« Ancêtre » de l'ésotérisme chinois tout entier.

Si, dans la version seconde, l'élément pastoral est relégué dans l'ombre, il ne s'agit pas, à notre sens, d'un renversement du symbole, mais de son adaptation à une civilisation déjà élaborée et sédentarisée (6). Tchouang-tseu ne reproche-t-il pas à Houang-ti son « intervention » dans l'organisation du monde alors que le « non-intervenir » (*wou-wei*) est la seule règle d'action saine ? Son rôle est bien évidemment de fixation, de figement, de « coagulation ». Aussi, dans la

(3) *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, p. 609.

(4) C'est-à-dire rouge et noir, *yang* et *yin*.

(5) Cet événement est si peu fortuit que l'inspirateur de Lieou Pang, fondateur de la dynastie des Han, est Tchang Leang, lui-même « ancêtre » des sectes taoïstes.

(6) Ce qui expliquerait que d'autres traditions attribuent l'invention du pâturage, de la chasse et de la pêche à Fou-hi lui-même, et celle de l'agricuture à son successeur cornu Chen-nong, le « Divin laboureur ». La dualité Tch'e-yeou-Houang-ti reproduirait alors celle de Yabal-Tubalcaïn. D'autre part, dans la Triade qu'ils constituent, Fou-hi est le représentant de l'activité céleste, Chen-nong celui de l'activité terrestre, Houang-ti, celui de l'activité humaine.

même perspective, et du point de vue sédentaire, une autre interprétation est-elle permise : Tch'e-yeou est certes né au pied du mont K'ouen-louen, Centre du Monde. Mais il devient, à la tête des Miao, « barbares » et dépositaires d'une tradition dégradée, l'auteur du désordre (7). Sur 72 (ou 81) frères apparaissent alors, non comme des initiés, mais comme des magiciens, responsables des perversions et des divisions imputées au Chaos, lequel habite un mont producteur de métaux (8). Les « partis » du Chaos, constitués hors des lois de l'équilibre cosmique, sont de tendance essentiellement subversive. Ces Miao fauteurs de troubles — ou peut-être seulement détenteurs d'un ordre révolu — Chouen les bannira hors du monde chinois. L'action de Houang-ti est, dans ce cas, celle de la tradition légitime éléminant les formes aberrantes et les rejetant dans l'obscurité. Or, nous l'avons dit, Houang-ti et Tch'e-yeou sont l'un et l'autre métallurgistes (sans doute même le sont-ils un moment *ensemble*) : c'est qu'ils représentent les deux aspects universels de l'art des métaux, respectivement celui de la purification et de la transmutation qui conduit à l'alchimie, celui de la magie souterraine et proprement infernale. Si Tch'e-yeou trempe des armes, Houang-ti fond le chaudron de cuivre tripode qui lui vaut l'immortalité (9).

Après lui, Yu le Grand — et c'est sans doute ici que s'exprime la véritable synthèse — fondra les neuf tripodes qui permettront la succession dynastique des Hia, à l'aide du métal apporté en tribut par les *Neuf Pasteurs* (10). Il faut comprendre à la fois : que les vertus des neuf régions — c'est-à-dire de la Chine tout entière — sont rassemblées en son centre pour y être « fondues », mais surtout que l'art métallurgique, gage de la Vertu royale, n'est valorisé que par l'apport des vertus pastorales, directement issues de la tradition primordiale (11). Ceci ne peut-il éclairer

(7) C'est si vrai que, sous les Han, l'apparition dans le ciel de l'« étendard de Tch'e-yeou » était annonciatrice de guerre. (Granet, *op. cit.*, p. 351.)

(8) Le Chaos « séquestrait les justes, recélait les brigands... et, fourbe, incapable d'amitié, formait des partis. » (*Tso-tchouan*).

(9) Le chaudron tripode est réceptacle de l'influence céleste ; il sert en outre à cuire les nourritures communielles. C'est le creuset où s'élabore la nourriture de vie.

(10) Cf. Granet, *op. cit.*, p. 489.

(11) On sait que les trépieds disparurent en même temps que la Vertu royale.

la première version selon laquelle Houang-ti reçoit sa vraie puissance de Tch'e-yeou, pasteur issu du Centre du Monde ? Que les Miao dont il est le chef aient été les détenteurs d'antiques secrets n'est guère contestable en tous cas, et les « troubles » qu'ils fomentent périodiquement dans la Chine ancienne ne sont pas sans analogie symbolique avec ceux que développeront les sociétés secrètes en des temps plus proches du nôtre (11 bis).

L'art des métaux, c'est d'abord le secret de la fonte et de l'alliage, sur lequel nous ne nous attarderons pas présentement. Rappelons seulement que la fonte est plus qu'une purification par le feu : une transmutation véritable. « Fondez l'univers et reformez-le », dit un rituel de société secrète : expression du rythme cosmique universel, de l'évolution et de l'involution, des influences alternées du Ciel et de la Terre, du *yang* et du *yin* ; équivalent aussi, on ne peut manquer de le souligner, du *solve et coagula* de l'Hermétisme occidental. Au plan symbolique individuel, c'est « par la fonte » que s'obtient l'immortalité (par « fondre et mélanger » précise, méthodique, le *Traité de la Fleur d'Or*). Est-ce ainsi que l'entendait Houang-ti ? L'alliage, remarque Granet, est alliance, la trempe est union de l'Eau et du Feu (12). Le métal est substance vivante (13). C'est pourquoi la fonte, la transmutation ne se réalisent que par l'apport vivant du fondeur et de sa femme (*yang* et *yin*) qui se jettent dans le creuset. Symboliquement ils y jettent — et non seulement en Chine — leur substitut universel : des cheveux et des rognures d'ongles. Depuis les temps immémoriaux, « la forge est entrée en communication avec le Ciel » (14). Cette communication privilégiée par laquelle se trouvent rétablis les liens autrefois rompus entre Ciel et Terre, est le résultat de l'initiation du forgeron, de celle du fondeur. Il n'y a plus, à ce degré, de différence entre le creuset du fondeur et le fourneau de l'alchimiste. La réussite de la fonte est celle du Grand Œuvre.

Tels sont, brièvement notés, les éléments essentiels de l'initiation du métier des métallurgistes. Leurs

(11 bis) Il est remarquable que les Miao aient pour emblème le sanglier, tandis que l'ours sera celui du clan royal des Hia.

(12) Granet, *op. cit.*, p. 499. Rappelons par ailleurs que fer et cuivre sont noir et rouge, eau et feu, *yin* et *yang*.

(13) « Les philosophes appelaient sang, dit Nicolas Flamel, l'esprit minéral qui est dans les métaux. »

(14) *Lie-sien tchouan*, trad. M. Kaltenmark (Pékin, 1953).

confréries, celles aussi des éleveurs, dont on connaît les danses rituelles, les sacrifices saisonniers au « Premier Eleveur » et au « Premier Cheval » — lequel est une constellation, mais ne dit-on pas de Tch'e-yeou lui-même qu'il est un phénomène céleste ? — constituent les premières organisations initiatiques dont les traces nous soient perceptibles. Il importe qu'elles soient en rapport à la fois avec les symboles primordiaux et avec l'initiation du Premier Souverain.

***

Or il se trouve que l'histoire de la Chine, et l'histoire des sociétés secrètes, qui en est étroitement solidaire, apparaissent, sur bien des points, comme les applications ou les adaptations de ces données symboliques.

Si l'on considère le déroulement de l'histoire chinoise depuis le début de notre ère, on y aperçoit un mouvement d'alternance entre les dynasties nationales sédentaires (Han, T'ang, Song, Ming) et les périodes de « chaos » ou les dynasties étrangères d'origine *nomade* (Wei, Yuan, Ts'ing) : alternance entre *k'ien* et *k'ouen*, dirait le *Yi-king*, entre *yang* et *yin* ; entre *ming* et *ts'ing*, diraient aussi les sociétés secrètes qui, en tous les cas, se trouvent mêlées aux « subversions » (*fan*) dynastiques (15), Or le « renversement de Ts'ing » et la « restauration de Ming », c'est exactement la fonction traditionelle de Houang-ti rejetant Tch'e-yeou dans la « vallée sombre », et accroissant par là-même sa propre vertu (16).

La légende de Chao-lin, propre aux sociétés d'obédience « Hong », ouvre d'autres perspectives (17).

(15) Cf. *Fan Ts'ing fou Ming*, in *Etudes Traditionnelles* nº 399. Au XIVᵉ siècle, lors d'une révolte fomentée par le Lotus Blanc contre les Yuan, on fait serment de « punir les chevaux blancs et les bœufs noirs », c'est-à-dire probablement les populations nomades extérieures à l'Empire. Or il est remarquable que ces animaux ont déjà été sacrifiés par Lieou Pei, et qu'ils continuent à l'être à l'occasion du serment des sociétés secrètes.

(16) Forme extrême de l'opportunisme : les Boxers utilisent la formule à l'envers : *Fou Ts'ing mie yang* (« soutenir *Ts'ing*, éteindre *yang*, l'océan, apparemment mis pour son homonyme *ming*). Il est remarquable que le radical *yang* entre dans le caractère *k'iang* qui désigne les pasteurs nomades de l'Ouest.

(17) Cf. *La Légende des Hong*, in *Etudes Traditionnelles*, p. 377.

L'Empire est agressé du dehors — du nord-ouest — par des « barbares » issus de la « résidence sombre », extérieurs à la tradition chinoise ou détenteurs d'une tradition déchue, héritiers donc des Miao rejetés par Chouen, et de leur ancêtre Tch'e-yeou, éliminé par Houang-ti. En outre, il faut le souligner, ces assaillants sont des *nomades*, Tibétains ou Mongols du Koukou-nor : c'est préciser encore la fonction traditionnelle de Houang-ti, dont les « associés » apparaissent à l'évidence comme les successeurs légitimes. On rappellera d'ailleurs que cette offensive pertubatrice de la tradition dégénérée n'est pas repoussée à l'aide d'épées, mais à l'aide de *chevaux*. L'interprétation de ces faits n'est cependant pas si simple : l'« art militaire » enseigné à Chao-lin — et qui est probablement une science sacrée — devrait dériver conjointement de Houang-ti et de Tche-yeou qui en sont les premiers initiateurs. En outre, le cheval est — au même titre que le vent auquel il est associé — l'instrument de combat de Tch'e-yeou, non celui de Houang-ti, qu'on associe au feu et donc à l'épée. Ce vent (d'ouest) fait échec à la montée du soleil qu'accompagne l'ascension de Houang-ti. Cependant, il est non moins vrai que le cheval est un substitut du dragon, emblème et monture de Houang-ti. C'est la monture des randonnées célestes : « Montons à cheval et rendons-nous à la limite du Ciel », propose un formulaire de la *Hong-houei*.

Pourquoi le pouvoir impérial, sauvé par les moines de Chao-lin de la subversion extérieure, s'attaque-t-il ensuite à eux ? Ne s'agit-il pas de la possession des « vertus » primordiales conquises sur les nomades descendus des montagnes de l'Ouest, et qui seules donneraient à la dynastie sa légitimité plénière ? Cette « victoire » des moines sur les « barbares », exactement semblable à celle de Houang-ti sur Tch'e-yeou, n'en fait-elle pas les détenteurs effectifs de pouvoirs et de vertus proprement royaux ? (17 bis). L'erreur d'appréciation sur leur nature est le signe d'une obscuration spirituelle propre à *Ts'ing*.

Ces quelques remarques tendent à démontrer que le symbolisme des sociétés secrètes exprime davantage la complémentarité, la synthèse que l'opposition. On y pourrait encore ajouter ceci : tandis que les moines de Chao-lin relèvent de l'ordre sacerdotal — mais enseignent l'usage des « armes » — les cinq « Ancêtres postérieurs » de la Famille Hong sont à la fois chevaliers et « marchands de chevaux », fonction essentiellement itinérante : ne s'agit-il pas encore d'exprimer la contribution de la tradition nomade à l'« achèvement » ?

(17 bis) La nature des présents faits par l'Empereur au chef des moines vainqueurs (des anneaux (*pi*) et un sceau de jade) semblent le confirmer.

Cette tendance synthétique est sensible au niveau des symboles alchimiques, et c'est là peut-être qu'on aperçoit dans toute leur ampleur les capacités de la tradition sédentaire figurée par Houang-ti. La présence de tels symboles paraît bien sous-jacente dans la formation du pont « de fer et de cuivre » de la légende Hong, dans celle de l'armée du « Tigre-Dragon » ; au niveau du rituel, dans l'utilisation fondamentale du riz rouge, homologue du cinabre.

Selon un formulaire de société secrète relevé au Viêt-nam : « Le Ciel créa l'Eau en premier lieu. Après la Terre créa le Feu. L'Eau et le Feu en s'unissant formèrent l'union du Ciel et de la Terre. » Cette curieuse hiérogamie cosmique — sans doute explicable par les commentaires du *Yi-king* selon lesquels *k'ien* répand la pluie et *k'ouen* recèle la lumière — évoque à l'évidence les traditions métallurgiques et alchimiques, y compris dans leur transfert au domaine de l'expérience intérieure. La « fonte de l'univers » s'entend également de la « solution » conjointe du Ciel et de la Terre. Le pont de fer et de cuivre exprime une synthèse analogue, et paraît bien figurer l'union des « voies » du Ciel et de la Terre. Tout cela se résume en chiffres : dans la loge, par la conjonction de $6 + 5 = 11$; dans le rituel, par celle de $36 + 72 = 108$. Le produit de l'union de *T'ien* et de *Ti*, c'est *Jen*, l'homme auquel les sociétés substituent *houei*, l'Assemblée. Nous avons dit plus haut que c'était aussi Houang-ti, le *jen* exemplaire, « fils » de Fou-hi et de Chen-nong (les deux ternaires sont traditionnellement mis en rapport avec les lignes des trigrammes) : raison supplémentaire pour que Houang-ti apparaisse comme l'ancêtre légitime de *houei*.

Mais l'union de l'Eau et du Feu, secret des fondeurs et des alchimistes, c'est aussi la reconstitution au centre de l'être de l'Unité première (*T'ai-yi*), telle qu'elle est formulée, par exemple, dans la méthodologie de la Fleur d'Or (18) : n'y a-t-il pas analogie

(18) Méthode revendiquée, il faut le rappeler, par une société secrète relevant du Lotus Blanc, la *Kin-tan kiao*.

entre celle-ci et la *hong-houa,* la Fleur Rouge légendaire, en liaison avec laquelle est utilisé un mystérieux « fourneau à encens » qui ressemble fort à un creuset d'alchimiste (19) ? Fonte et coagulation, dit le rituel de la *Hong-houei*, sont à l'origine du règne de la Lumière. On peut très sérieusement penser que l'acception et l'utilisation de tels symboles constituent le critère d'une hiérarchie des organisations initiatiques de la Chine.

Pierre GRISON.

---

(19) A noter que le *Hong-houa ting* (Pavillon de la, ou des Fleurs Rouges) est l'aboutissement du voyage des Cinq Ancêtres fondateurs et de l'initié taoïste Tchen Kin-nan, ce qu'on peut interpréter comme l'atteinte effective de l'état « central » ou primordial, comme l'achèvement des « petits mystères ». On y consomme le riz rouge, nourriture d'immortalité.

LES LIVRES

Jacques SOUSTELLE : *Les quatre Soleils* (Plon). — Les recherches ethnologiques que poursuit M. Jacques Soustelle depuis de longues années l'ont conduit à s'interroger sur le sens et sur la destinée des civilisations. Il est certain qu'un contact direct avec des peuplades ayant des conceptions de l'existence foncièrement différentes de celles qui ont cours en Occident confère une largeur de vue qui fait souvent défaut aux savants de laboratoire. Aussi les réflexions de M. Soustelle apparaissent-elles comme tranchant nettement sur bien des thèses naguère officiellement admises.

Les illustrations qu'il nous offre sont empruntées aux pays de l'Amérique centrale où il a fait ses recherches. La première concerne les Lacandons, une peuplade qui est issue des Maya, mais vit à l'heure actuelle, selon un mode très fruste, dans les forêts mexicaines bordant le Guatemala. Il est remarquable que les Lacandons aient conservé une partie non négligeable de la tradition maya, même s'ils l'ont quelque peu altérée. C'est ainsi que Yaxchilàn, l'une des plus grandes métropoles religieuses maya, demeure pour eux un centre de pèlerinage où ils viennent chaque année brûler du copal et chanter des prières au milieu des ruines. C'est ainsi qu'il apparaît encore parmi eux des sages, tels que Tchank'in, qui révéla à l'auteur les mythes et les rites ancestraux : ces Indiens, en dépit de la dureté de leur existence, consacrent une bonne partie de leur temps à la religion. M. Soustelle remarque qu'il n'y a pas, pour eux, de solution de continuité entre la physique et la métaphysique : « Un Lacandon, pour brûler la brousse et semer son maïs, considère l'invocation au dieu du feu comme aussi nécessaire que l'allumage du brasier [... Il] ne se borne pas à localiser et à exploiter des ressources, ni même à intervenir par les rites dans le jeu des forces cosmiques : il s'efforce de comprendre le monde, d'en construire une représentation. »

Selon l'auteur, les Lacandons ne sont pas des « primitifs », mais des « décadents ». Il en profite pour mettre en doute d'une manière générale cette conception du « primitif » si longtemps ancrée dans l'ethnologie occidentale. Ainsi, les aborigènes d'Australie sont des « primitifs » typiques selon ce qui a été inculqué à des générations d'étudiants. Pourtant, « la complexité formidable